

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 7

Artikel: Les forçats fous de Sibérie
Autor: Labbé, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255061>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Tilleul de Fribourg

Il fut planté en 1470. Sa première mention se trouve à la date de 1482. On le tailla en 1560, ce qui le rajeunit tout à fait. Pendant quelques années, y siégeait le tribunal du Tilleul, tribunal spécial pour connaître des différends des jours de marché entre vendeurs et acheteurs. Le tilleul dont la conservation faisait déjà des difficultés en 1862 est toujours là, soutenu par des supports placés en 1869. Sa

conservation a fait récemment l'objet d'une longue polémique. Toutefois cet arbre vénérable et vénéré ne semble pas menacé ; on le laissera mourir de sa belle mort.

Je veux citer encore la légende qui a donné à l'arbre le nom populaire de Tilleul de Morat :

„Dès que les Confédérés eurent complètement battu Charles le Téméraire à Morat, le commandant des Fribourgeois dépêcha un jeune homme avec la mission d'apporter à la course la joyeuse nou-



„velle de la victoire à la ville angoissée. Transporté de joie, le jeune homme avait orné son chapeau d'une branche verte de tilleul et était parti, revêtu de son chaud uniforme, par une course précipitée, pour la ville de Fribourg, qui était distante de trois lieues. Arrivé enfin, hors d'haleine, sur la place, devant la Maison-de-Ville, il planta sa lance en terre, s'appuya contre, et cria : „Victoire ! Victoire !“ — Puis, il s'affaissa et tomba mort. On prit le rameau flétri du chapeau du courrier et on le planta en terre à la place même où celui-ci avait

„expiré. La branche poussa, grandit et devint le puissant Tilleul dont le tronc pourri s'élève encore à présent sur la place de la Maison-de-Ville.“

Ce récit a le seul inconvénient que le messager, renouvelé de Marathon, n'a jamais existé sous cette forme. D'après les archives de Fribourg, la victoire de Morat fut annoncée à Fribourg par deux courriers, qui reçurent chacun une gratification de la ville, ce qui prouve qu'ils ne tombèrent pas morts sur la place.

Les forçats fous de Sibérie

(Suite et fin)

— Eh bien, cela va bien aujourd'hui ? dit le docteur.

— Oui.

— Voulez-vous une cigarette ?

— Oui.

— Quoi de nouveau ?

— Rien...

Le fou ne répondait que par monosyllabes. Il me jetait un regard hostile ; évidemment ma tête ne lui revenait pas.

— Vous ne voulez pas parler ? dit le docteur.

— Non, répondit-il sèchement, en me désignant du doigt.

Landau expliqua que je venais de Pétersbourg et qu'il fallait me raconter son histoire, car je pouvais lui être utile.

— Ah bien ! dit le fou, qu'il m'interroge.

Oh ! la singulière conversation que nous eûmes. Il me raconta qu'il avait été roi ; un jour il voyageait à Paris, portant dans sa valise son uniforme royal ; un forçat la lui vola, lui laissant la sienne en échange, et quand il dut l'ouvrir à la douane, on y trouva les vêtements du baigneur ; le pauvre roi fut pris pour un criminel et envoyé à Sakhaline.

— Heureusement, me dit-il, que les Japonais vont venir me chercher, car il me veulent pour roi !

— Mais, lui demandai-je, pendant votre absence que font vos sujets ?

— Rien, répondit-il, ils vivent !

Le Dr Landau m'emmena ensuite dans la salle commune où se trouvaient des fous, idiots, dégénérés, fils d'alcooliques. Chacun d'eux tendait la joue et riait d'un rire stupide quand le docteur lui donnait une tape ami-

cale. Dans une salle sombre et capitonnée, un homme blessé était couché à terre. Pris de folie furieuse, il s'était élancé la tête la première contre les murs de sa prison. Quand nous entrâmes, il se mit à sangloter et me demanda de le sauver.

La scène fut effrayante, tant ses airs renfermaient de souffrance et de sincérité.

— Pitié, nous disait-il, et vous, continuait-il, en s'adressant à moi les mains jointes. sauvez-moi ! Oui, je le sais, je ne suis pas intéressant, je suis un forçat, un criminel, j'ai tué, et on a raison de me punir, mais pas ainsi, pas ainsi !

Ses lamentations se confondirent en un sanglot, puis il essaya de se lever et retomba sur le matelas :

Je ne suis pas fou, me dit-il, mais je le deviendrai, je le sens. Ah ! comprenez-moi, je vis au milieu de fous, on me traite en fou et je vois que toujours il me faudra vivre ainsi, à moins qu'à mon tour je ne perde la raison !

— Eh bien, lui dis-je, du courage ! On va s'occuper de vous, et s'il en est ainsi, on ne vous gardera plus longtemps. Mais il faut être tranquille. D'ailleurs le docteur vous aime bien, il est bon pour vous ?

— Oui, répondit-il, évasivement.

Puis, me faisant signe de m'approcher, il me força à me baisser jusqu'à lui, et mystérieusement il me parla à l'oreille :

— Oui, le docteur est bon. Je ne peux pas dire le contraire, mais il est fou, le docteur, et il croit que les autres le sont. Examinez-le, étudiez-le et vous verrez bien qu'il le faut enfermer !

Le docteur Landau me montra ensuite trois hommes, enfermés chacun séparément, qui hurlaient et se débattaient, en proie à une crise furieuse.

— Je vais maintenant vous mener hors de la ville, me dit-il, dans un établissement où nous mettons nos malades inoffensifs et ceux qui sont en voie de guérison.

— Avez-vous des fous qui ont des accès de folie par remords de leurs crimes ?

— Non, mais vous pouvez voir combien les cas de folie sont nombreux parmi les criminels.

Le second hôpital comprenait plusieurs maisons. Dès notre arrivée, des enfants fous et de pauvres idiots arrivèrent en chantant et en dansant auprès du docteur.

La plupart travaillaient au jardinage, et très tranquillement. Tout à coup, un homme de vingt ans environ, très ému, vint à nous, il se plaignit amèrement du « colonel ».

— Il m'offense et me blesse à chaque instant, disait-il. Docteur, venez à mon aide : si je le salue, il ne répond pas. Il a beau être un grand personnage, il devrait se montrer meilleur pour les petites gens !

— Eh bien, dit le docteur, allons voir le colonel !

Suivis des fous, nous entrâmes dans une chambre où un musulman, de race tartare, était assis. Sans se lever, celui-ci dit alors gravement :

— C'est vous, docteur, tant mieux, j'ai à vous parler ; mais tout d'abord, faites sortir le peuple !

Quand nous fûmes seuls avec lui, debout devant lui, il me fit un signe, s'étonnant de ce que je n'étais pas sorti avec le vulgaire. Le docteur dit alors qu'il n'osait pas me renvoyer, j'étais un trop gros personnage. Le Tartare, à ces mots, se leva et m'offrit sa chaise.

— C'est un prêtre musulman, un moullah ? demandai-je alors au docteur.

Au lieu de parler russe, pour ne pas être compris du Tartare, je m'étais exprimé en allemand. Au mot de moullah, le fou avait eu un sourire méprisant.

— Croyez-vous, colonel, dit alors le docteur, mon ami qui vous prend pour un moullah !

— Je suis, s'écria le fou, le colonel du régiment de Dieu !

Et toute la journée, suivant sa coutume, il avait écrit des ordres de Dieu qu'il remit au docteur pour transmettre au Tsar, au Sultan de Constantinople, et à l'émir de Boukhara. C'était d'ailleurs un brave homme, et, si je ne me trompe, un condamné politique.

Il s'étonnait cependant de ne recevoir aucune réponse aux ordres et aux papiers qu'il confiait au docteur et longtemps il en garda rancune à ce dernier.

Le docteur Landau lui dit alors :

— Vous avez tort de m'en vouloir, je ne suis qu'un futile personnage, et c'est le chef de la chancellerie de l'île qui est chargé d'envoyer vos papiers !

Le fou redevint aimable pour le docteur, mais n'oublia pas ce que celui-ci lui avait dit. Le chef de la chancellerie était alors un jeune homme, très élégant et très galant, qui organisait souvent des petits concerts et des fêtes de charité, auxquels prenaient part les femmes de fonctionnaires. Il eut la malheureuse idée d'en organiser un en plein air pour amuser les fous de l'hôpital hors de la ville.

Au moment où il faisait des grâces, au milieu des femmes de ses collègues, quelqu'un se glissa vers lui :

— Pardon, le chancelier de l'île, c'est bien vous ? demanda le colonel du régiment de Dieu, — car c'était lui.

— Oui, c'est moi ; qu'est-ce que tu me veux ?

— Ce que je te veux, ce que je te veux ! répondit le fou en s'avancant majestueusement, tu vas le voir !

Et avant qu'on ait pu dire un mot, le colonel du régiment de Dieu avait pris à la gorge le chef de la chancellerie, et l'avait secoué d'importance devant les femmes épouvantées.

— Misérable ! s'écria le musulman, et mes papiers, et mes ordres, les ordres de Dieu lui-même ! Qu'en as-tu fait ? Où sont-ils ? Réponds-moi !

Mais il serrait un peu fort et le malheureux chef de la chancellerie ne pouvait pas répondre. Des soldats s'interposèrent et l'on entraîna dans sa chambre le colonel du régiment de Dieu.

— Alors, l'anecdote est vraie ? demandai-je, un jour au chef de la chancellerie.

— Elle est trop vraie, me répondit-il. Je ne savais pas ce qui m'arrivait, et entre nous je n'en menais pas large ! Oh non !

Puis il ajouta :

— J'aime bien les concerts de charité, et il ne me déplaît pas d'y jouer et d'y chanter ma partie ; mais je vous assure qu'on peut organiser tout ce qu'on voudra chez les fous ; je connais quelqu'un qu'on pourra inviter et qui ne se dérangera pas.

Le malheureux avait gardé le souvenir du terrible colonel du régiment de Dieu qu'il appelait, lui, du moins, le sale musulman ! Il me déclara d'ailleurs qu'il ne comprenait pas pourquoi on n'enfermait pas les fous dans des maisons dont ils ne pourraient pas sortir.

Mais il faudrait en avoir, de telles maisons, et propres, et bien tenues, et l'on n'en trouve pas dans le bagne russe. Les forçats prisonniers vivent entassés, empilés les uns sur les autres, l'hôpital ressemble à la prison et j'ai connu plus d'un docteur qui était honteux de me montrer son hôpital, car les forçats sont des hommes, et puisque la société les punit, elle a le devoir de ne pas les traiter comme des bêtes. Qu'on ne croie pas pourtant que je veuille faire ici le procès du bagne russe, car toutes les colonies pénitentiaires se ressemblent, et ce n'est pas les Français qui se montrent les plus justes et les plus éléments. Il n'y a pas de comparaison à faire entre les systèmes pénitenciers, tels qu'on les pratique dans des pays différents ; ce sont de tristes choses partout, et on rapporte du bagne une lamentable et une inoubliable impression !

Paul LABBÉ.

COIN DE LA MENAGÈRE

Laitues braisées

Faire blanchir des laitues dans de l'eau bouillante pour les plonger dans l'eau froide. Egoutter les laitues et les plonger légèrement pour en extraire le plus possible l'eau. Préparer dans une casserole des bardes de lard sur lesquelles on range les laitues, avec un bouquet garni, un oignon piqué d'un clou de girofle et seconde couche de bardes de lard, puis on ajoute du bouillon jusqu'à ce que les laitues en soient recouvertes. Attendre l'ébullition et couvrir la casserole que l'on met ensuite au four chaud pendant une demi-heure. On retire les laitues dont on passe le jus dans une seconde casserole, on le dégraisse et on fait réduire après avoir joint un demi-verre de Madère. Lorsque le jus est réduit à point on mélange trente grammes de beurre manié avec une demi-cuillerée de farine. On verse cette sauce sur les laitues dressées sur des croûtons et on sert très chaud.

RECETTES ET CONSEILS

Contre les punaises

On nous demande de quelle manière il faut procéder pour détruire l'engeance des punaises. Voici une excellente méthode, basée sur les propriétés de l'acide sulfureux : bien fermer les fenêtres et issues en général ; retirer les objets en argent et cuivre ; opérer par temps sec, — car l'humidité générale ou locale permet à l'acide sulfurique résultant de l'oxydation de l'acide sulfureux d'occasionner des dégradations qui ne se produisent pas dans une chambre sèche ; elle permet une action décolorante sur les papiers à tentures, par exemple.

Il convient d'étaler les rideaux, matelas, etc., de manière que le gaz puisse pénétrer partout. Sur une table, car il faut placer le foyer de vapeurs un peu haut pour que celles-ci, qui tendent à couler à terre, ne viennent pas l'éteindre, placez un bassin un peu large, à bords plutôt bas : une grande cuvette, par exemple, avec un peu d'eau dedans.

Au-dessus de cette cuvette, un vieux récipient en terre ou en métal, dans lequel le soufre fondu pourra couler au besoin : enfin, sur ce récipient, un petit trépied en fil de fer, portant un carré de toile métallique. Sur ce carré repose le soufre — soufre en canons ; — il en faut 30 grammes par mètre cube de capacité de la chambre.

Versez un peu d'alcool sur le soufre ; approchez une allumette et fermez bien la porte en bouchant toutes les fissures avec du papier ou du linge. Laissez les pièces fermées pendant vingt-quatre heures, après quoi aérez abondamment.

Vous vous serez ainsi débarrassé en même temps des teignes et des cafards.

HYGIENE PRATIQUE

Contre la tuberculose

Un médecin établi depuis plusieurs années dans un district de la Haute-Silésie, a découvert, paraît-il, un nouveau moyen de guérir la tuberculose.

Il s'agirait d'employer, pour combattre cette terrible maladie, la poussière de charbon.

Au cours de sa pratique médicale, il a acquis la certitude que les ouvriers occupés dans les mines de la Haute-Silésie ne sont pas atteints de maladies de poitrine, ou tout au moins que le nombre en est excessivement restreint.

Il a remarqué également que les ouvriers faibles de poitrine ou souffrant légèrement des poumons, originaires d'autres contrées, se guérissent rapidement après un court séjour dans le district minier de la Haute-Silésie.

Ce praticien attribue ces guérisons à l'action stérilisante de la poussière de charbon sur les poumons malades.

Ceci se comprendra d'autant mieux que la créosote, si souvent employée pour les affections de poitrine, est extraite de la houille.

DEVINETTE



Il y avait là un petit garçon. Où est-il ?

NOUVELLES A LA MAIN

A la gargote.

— Garçon, c'est donc bien difficile d'avoir un cure-dent chez vous ?

— Nous en mettions autrefois, monsieur ; mais nous avons été obligés d'y renoncer, les clients les emportaient après s'en être servis !...